Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 23

Artikel: On bare bourru
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225293

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 72me Année — N° 23 — Samedi 10 juin 1933

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Choses et Autres.

DANS LEURS FOYERS

ILS sont rentrés dans leurs foyers, ceux qui chantaient dans la IIIe, dans la IIe, dans la Ire et ceux qui chantaient dans la division supérieure. Ils sont rentrés avec du laurier ou du chêne, sous l'averse et dans la nuit.

Des drapeaux et des gens les attendaient à la gare. Peut-être même une fanfare et une réception enthousiastes. Eux, ils étaient un peu fatigués et un peu émus, émus dans le sens vaudois du mot. Et la couronne, première chose visible par la portière ouverte, se balançait à la hampe du drapeau.

Fleurs, embrassades, pas redoublés, cortège, discours et vin d'honneur. Les heureux vainqueurs ont des mines de vaincus. Ils sont peu loquaces. Mais les femmes, les filles, les mamans, les fiancées et les promises sont curieuses et elles posent des questions précises, trop précises. Dans le brouhaha de la réception, la chaleur communicative du vin d'honneur et des discours, on n'entendait pas les réponses. A quoi bon répondre, d'ailleurs, quand il y aura tant de jours après celui-ci pour raconter...

Demain, ces hommes, qui furent deux jours durant « les chanteurs de la ...ième division », avec drapeau et cocarde, redeviendront des paysans, des artisans, des ouvriers. Ce soir, ils vivent leurs ultimes heures de vacances.

Il y a un peu de vent dans les voiles quand ils rentrent chez eux, appuyés sur une épaule solide.

Et Jean-Marc, qui se tait depuis cinquante minutes exactement, voudrait exprimer à Jules-Eugène une grande idée très résumée qui traverse difficilement son cerveau ennuagé :

— Ces femmes, si elles s'imaginent qu'on peut tout raconter ! *Lisette.*

ON BARE BOURRU

TREZI, que l'ètâi carbatié pè Prâ-Granâ, l'avâi dû, on dzo, modâ po dâi coumechon, prâo lliein de tsi li, dein on autro canton. Fasâi tsaud et, tot ein martseint, fasâi sâi. Tant que Frezî l'apèçâi, âo contor, on cabaret, que lâi seimblliâve que lâi farâi bon bâire quartetta.

L'eintre dan dein lo veindâdzo et dèmande trâi déci, dâo bon, de stisse dâi z'ami et dâi carbatié. Vo séde que lè carbatié n'âmant pas lo croûïe bâre !

Lè trâi déci arrevant. La couleu de clli clliâ ètâi pas tant recta : ne dzauno, ne gris, eintre doû, quemet clli brévon qu'on fasâi avoué de la regalisse et dâo teliot quand on îre boutte. Lo son *(odeur)* n'ètâi pas pî tant croûïo. Faut vére à l'agottâ ! Frezî s'ein vesse on bon verro.

Quand l'a zu bu, l'a assèyî de défini clli vin. Etâi-te dâo Mandemeint ? dâo Savoyard ? Etâi-te pî dâo vin de vegne ? Frezî, l'âi ètâi impossibllio de fére son extrait de naissance. L'ètâi pâo-t'ître de tot cein : dâo Savoyard, dâo Penatset, avoué dâi z'autro partset et on bocon d'iguie po lo bon goût ! Clliâo vin que dessoûlant sant pas pe croûïo que lè z'autro et l'èvitant bin dâi niéze.

Frezî l'a bu tot parâi et, tot ein payeint, fâ dinse à la carbatière, onna grôcha pétrogne, que son gredon dèzo dépassâve on bocon lè z'autro :

— L'è pas pî tant croûïo, voûtron vin. Su carbatié assebin, mâ dein on autro canton, et lâi cougnâisso oquie. Vo dussâ lâi gagnî gros su stisse ?

— Oh bin ! la ! pas tant. On vicote et l'è tot.

— Eh bin, n'è pas po bragâ, mâ, mè, ié trovâ on moïan po assaini le bâre et gagnî on bocon mé : lè pateintè sant tant tsîre.

— Ouèh ! et quemet féde-vo ?

— L'è tot simpllio. M'arreindzo po que mon bossaton sâi adî plliein tant qu'à la bonda.

— Adan, vo raffonçade à mèsoura.

— Oï ! ie fé dinse. Se tîro doû déci, ie remetto, à la pllièce, — ma, sè faut accouâitî — doû déci d'iguie.

— Et se vo terî trâi déci ?

— Ie rebeto trâi déci d'iguie.

— Et po demi ?

— Reimpllièço pè demi d'iguie. Po on litre de vin, on litre d'igue. Dinse lo bossaton l'è adî plliein et tot fermeinte einseimbllio.

La fenna l'accutâve avoué sè duve z'orolhie que breinnâvant quemet stausse dâi counet d'oûre çosse. L'âi avâi tot parâi oquie que la tracassîve et fâ à l'hommo :

— Mâ, tot parâi, quand l'è qu'on a fé clli manédzo grand teimps, lo vin, quin goût a-te ?

Et Frezî, ein âovreint la porta, lâi fâ :

— L'è quemet clli que vîgno de bâire !

Marc à Louis.

LES MAUX CACHES

UN de nos confrères de France nous a conté cette semaine que M. Thomas, qui était député du département de la Marne, voulut se signaler par une proposition bizarrre. Des taches phylloxériques avaient été découvertes dans le vignoble champenois, qui est un des plus riches de France. On prit contre le fléau qui menaçait, les précautions nécessaires, et, naturellement, les grands journaux, pour rassurer la population d'abord, et pour rendre courage aux vignerons de la Champagne, ont conté par le menu tout le détail des enquêtes poursuivies et des mesures prises par le comité de surveillance. Il paraît que cette publicité n'a pas été du goût de M. Thomas. Il a demandé, assure notre confrère, que l'on verbalisât contre ces intrus, professeurs *in partibus*, rédacteurs du *Figaro* ou du *Gaulois*, qui répandaient tous ces mauvais bruits et de qui l'on n'avait aucun secours effectif à espérer.

« Si le comité de surveillance, a-t-il dit superbement, a besoin d'un concours, il le réclamera. Mais jusque-là, il est le seul maître chez lui. »

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

Et il trouvait que les journaux en faisaient trop autour d'un mal qu'il aimerait mieux tenir caché. Cet incident m'a induit en de grandes réflexions, que je demande la permission de vous soumettre.

C'est une des faiblesses les plus naturelles à l'homme de vouloir dérober aux autres, de vouloir se cacher à lui-même le secret d'un mal dont le hasard veut qu'il soit atteint. Repassez vous-même votre vie : que de fois ne vous est-il pas arrivé, souffrant d'une douleur à l'improviste survenue, de ne pas en convenir même avec vous qui la ressentez, de vous la nier obstinément, de fermer volontairement les yeux aux conséquences qu'elle peut traîner après elle et vous raidissant dans votre conviction, de répondre à vos proches, s'ils s'aperçoivent de quelque changement dans votre attitude ou de quelque altération sur votre visage, de leur répondre :

— Moi, je n'ai rien, absolument rien et je me porte comme le Pont-Neuf.

C'est le rhumatisme ; c'est la goutte ; c'est quelquefois bien pis encore. Je me souviens encore des premiers jours où je me suis aperçu de la cataracte naissante qui me menaçait d'une cécité absolue. Durant combien de semaines ai-je gardé, sans vouloir m'en ouvrir à personne, me refusant même à y penser, le mystère de ces troubles de ma vue. Le plus simple, à coup sûr, eût été de m'en aller chez un oculiste et de lui dire : « Docteur, voilà ce que j'éprouve. Il y a là quelque chose d'insolite. Savez-vous ce que c'est et y connaissez-vous un remède ? »

Mais non ; on préfère ne point ouvrir une fenêtre à la lumière ; ou l'on aime mieux rester le plus longtemps possible dans cette ombre, où il semble que les illusions soient plus faciles.

Nous nous moquons de l'autruche qui, si l'on en croit la légende, poursuivie par les chasseurs, cache sa tête entre deux pierres, et s'imagine n'être pas vue d'eux, parce qu'elle ne les voit plus elle-même. Mais nous sommes tous plus ou moins autruches, et c'est à nous que l'on peut appliquer la locution proverbiale : bête comme une autruche.

Tenez ! puisqu'il s'agit de phylloxéra, lisez un roman très intéressant, très curieux, et qui, si j'ai bonne mémoire, peut sans danger être mis entre toutes les mains : c'est l'*Ennemi*, d'un des jeunes romanciers les plus habiles de ce temps, M. Guiches. Le principal personnage est justement un grand propriétaire, qui fait valoir un magnifique vignoble, dont il est très fier. Il ne parle du phylloxéra qu'en haussant les épaules et en riant :

— Le phylloxéra ! est-ce que çà existe ? des billevesées de savants parisiens, des racontars de journalistes !

Un beau jour, on vient lui signaler dans sa plus belle vigne une parcelle où les feuilles noircissent, où les raisins se recroquevillent.

— C'est peut-être bien le phylloxéra ? lui dit-on.

— Allons donc ! le phylloxéra ! est-ce que c'est possible ?

Rien ne lui serait plus facile que de piocher la terre à l'endroit désigné, et de s'assurer de la vérité du fait. Il aime mieux le nier avec emportement. Il entre en des colères terribles contre ceux qui lui apportent des nouvelles de plus en plus fâcheuses. Il les traite d'imbéciles, d'idiots. Il leur en veut, comme si c'étaient eux la cause du mal.

Et cependant les taches se multiplient et s'étendent. Toute dénégation devient impossible ; il n'y a plus moyen de résister à l'évidence des faits. C'est le phylloxéra ; c'est l'*ennemi*, comme